

## L'œuvre kundérienne face à l'utopie kitsch

**Samia GRIMIT**

*Université Abdelmalek Essaadi, Tétouan, Maroc*

[agrmit@gmail.com](mailto:agrmit@gmail.com)

---

**Abstract :** The concept of the kitsch is one of the central themes in Kundera's novels, particularly, in *Unbearable Lightness of Being*. The author denounces all attitudes of kitsch because he considers it as an enemy of art. The men-kitsch presented by Kundera is a person who looks for a perfect image. He tends to exclude everything which may be unacceptable in human existence. He creates his own world where everything is in harmony with his aspirations. Therefore, the aim of this article is to study the anti-kitsch attitude in the novels of Kundera.

**Keywords:** *kitsch, anti-kitsch, Kundera.*

Le kitsch est un phénomène social et universel qui est inextricablement lié à toute forme d'art. Broch affirme qu'« il ya une goutte de kitsch dans tout art ». Le mot kitsch se dit généralement « d'un style ou bien d'une attitude esthétique caractérisés par l'usage hétéroclite d'éléments démodés ou populaires considérés comme le mauvais goût par la culture établie et produits par l'économie industrielle. Par extension d'un mauvais goût baroque et provoquant » (Le Robert). Si l'on part de la dichotomie du beau et du laid, on constate que l'accent est mis davantage sur l'aspect laid du kitsch. Autrement dit, il s'agit d'une définition péjorative qui relègue le kitsch au rang de tout ce qui est de mauvais goût. Les définitions du kitsch varient selon le contexte, la culture, l'art, les types d'objet etc...

D'ailleurs, nombreux sont les écrivains qui se penchent sur la notion du kitsch pour la conceptualiser tels que Abraham Moles, Herman Broch et Milan Kundera. D'abord, Moles la définit comme étant « une dégénérescence menaçante toute forme d'art ou au contraire comme une forme nouvelle d'art du bonheur ». [Moles 1971 : 74]. De prime à bord, en employant le substantif « dégénérescence », l'auteur insiste, à son tour, sur la médiocrité et sur l'aspect négatif du kitsch. Ce qui traduit son parti pris vis-à-vis de ce phénomène. De l'autre côté, il met en lumière l'attitude de ceux qui le favorisent et le considèrent comme étant une « forme nouvelle d'art du bonheur » parce qu'il procure à l'homme-kitsch un sentiment de joie et de bien-être. Mais d'après l'auteur, tout ceci n'est qu'un mensonge passager. L'homme perd ses qualités, ses ambitions, voire sa vie réelle à cause du kitsch qui n'est, en fin de compte, qu'un leurre induisant à la décadence. Mais le problème qui

se pose est de savoir si l'homme n'est pas conscient de cette voie trompeuse. On se demande pourquoi il ne se rend pas compte de cette aliénation ?

En fait, parce que le kitsch vise la masse, tout le monde patauge dans la même vague. Dans *La Psychologie du kitsch*, Moles avance que le kitsch est « un type stable de rapport entre l'homme et son milieu, milieu désormais artificiel » [Moles 1971 : 74-87] il s'ensuit qu'il est lié inextricablement à l'homme-*kitsch*. L'existence de ce dernier est la condition *sine qua non* de l'émergence du kitsch. Broch rejoint la même idée lorsqu'il dit:

[...] je ne parle pas véritablement de l'art, mais d'une attitude de vie déterminée. Car l'art tape-à-l'œil ne saurait naître ni subsister s'il n'existait pas l'homme du tape-à-l'œil, qui comme producteur veut en fabriquer et comme consommateur est prêt à en acheter et même à le payer. [Broch 2016 : 3]

Dans cette citation, le kitsch est remplacé par l'expression « tape-à-l'œil » pour suggérer qu'il fascine par son aspect mensonger et trompeur. L'homme est subjugué par l'idylle que lui procure le kitsch, il s'agit d'une idylle qui évacue tout ce qui est inacceptable pour l'être humain.

Chez Milan Kundera, le kitsch ne correspond pas seulement à une catégorisation d'ordre esthétique, mais il renvoie à une attitude, ou bien à une posture existentielle. Cet écrivain tchèque mène à son tour un combat obsessionnel contre le kitsch. Tantôt on aperçoit cette attitude d'anti-kitsch en filigrane de l'œuvre, tantôt elle est révélée explicitement : « La source du kitsch c'est l'accord catégorique avec l'être. » Telle est l'affirmation de Kundera dans *L'Insoutenable légèreté de l'être*. Mais, quelle est l'essence de cet « être » ?

Il s'agit d'une entité qui peut être sujet à plusieurs interprétations. Quand on parcourt l'œuvre kundérienne, on se rend compte qu'on a affaire à plusieurs types de kitsch. Dans la sixième partie, « La Grande Marche », de *L'Insoutenable légèreté de l'être*, l'écrivain tchèque élabore sa réflexion sur le kitsch. Par ailleurs, dans le petit dictionnaire « soixante neuf mots », ce terme est expliqué encore une fois pour mettre en exergue le sens que lui attribue l'auteur. Cette reprise du mot dans l'essai théorique met en avant les appréhensions de Kundera sur l'interprétation que formulera le lecteur à partir du roman. Quand on cherche le mot kitsch dans la liste des mots définis, on s'attend à la définition que lui assigne Kundera, cependant ce dernier recourt à celle que lui donne l'écrivain autrichien Hermann Broch:

Dans la version française du célèbre essai de Hermann Broch, [écrit Kundera] le mot « kitsch » est traduit par « art de pacotille ». Un contresens, car Broch démontre que le kitsch est autre chose qu'une simple œuvre de mauvais goût. Il y a l'attitude kitsch. Le comportement kitsch. Le besoin du kitsch de l'homme kitsch : c'est le besoin de se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue. [Kundera 1999 : 156]

Il en découle que l'homme kitsch est le pivot de toute attitude kitsch. L'écrivain se réfère à la conception de Broch pour mettre le lecteur dans le contexte

et pour montrer qu'il s'appuie sur celle-ci comme une base à son approche. En fait, il est foncièrement imprégné par l'autrichien Broch. L'omniprésence des références qui renvoient aux notions élaborées par ce dernier est révélatrice à cet égard. Ce qui suggère que Kundera entame des réflexions déjà menées par cet autrichien pour en déceler d'autres aspects jusqu'alors inconnus. Dans son essai théorique *L'Art du roman*, il démontre que la mission de l'auteur est d'élaborer de nouvelles réflexions existentielles tout en se basant sur celles menées par ses prédécesseurs pour les développer: « Le roman qui ne découvre pas une portion jusqu'alors inconnue de l'existence est immoral [insiste-t-il]. La connaissance est la seule morale du roman » [Kundera 1995 : 156]. Si on revient à la date de publication des deux essais théoriques *L'Art du roman*, *Le Rideau* et du roman *L'Insoutenable légèreté de l'être*, on constate que *L'Art du roman* a été publié le premier puis *L'insoutenable...*, et enfin *Le Rideau*. Alors dans le premier essai théorique, Kundera se réfère à la définition de Broch. Dans l'œuvre citée et dans le deuxième essai théorique, il met en lumière sa propre définition du kitsch. En fait, dans *L'Insoutenable légèreté de l'être* Kundera définit le kitsch comme suit :

[...] le kitsch fait naître coup sur coup deux larmes d'émotion. La première larme dit : comme c'est beau, des gosses courant sur une pelouse ! La deuxième larme dit : comme c'est beau, d'être ému avec toute l'humanité à la vue de gosses courant sur une pelouse ! Seule cette deuxième fait que le kitsch est le kitsch. La fraternité de tous les hommes ne pourra être fondée que sur le kitsch. [Kundera 1999 : 361]

Il s'avère que l'écrivain insiste encore une fois sur le fondement du kitsch : l'émotion. L'exemple donné pour illustrer la notion du kitsch est anodin, alors on peut lire entre les lignes le caractère risible de l'homme-kitsch. Cette situation où se trouve celui-ci est lamentable parce qu'il s'émeut à la vue de telles futilités. Si dans le roman précédent l'écrivain critique implicitement le kitsch, il le fait explicitement dans *Le Rideau*, il dit à ce propos :

[...] je me demande quel est le mot qui exprime le maximum de réprobation esthétique comme la notion de kitsch l'exprime pour moi ? Finalement, je trouve « vulgaire », « vulgarité » « c'est ainsi que le cochon se vautre dans la fange avec une sorte de volupté insolente pour le spectateur. [Kundera 2005 : 69-70]

On en déduit que le mot choisi pour décrire le kitsch est péjoratif, ce qui met l'accent encore une fois sur l'attitude d'anti-kitsch de Kundera. À chaque occasion qui s'offre à lui, il le dénonce ardemment. Par ailleurs, si l'on établit une comparaison entre l'œuvre kundérienne et celle de Broch, on constate qu'il y a plusieurs correspondances entre les deux. D'abord, les deux écrivains le considèrent comme étant « un mal » pour toute œuvre d'art. Broch dit à ce propos « le [kitsch], c'est le mal dans le système des valeurs de l'art » (cité dans Encyclopédie Universalis). Kundera prend la même attitude vis-à-vis du kitsch. Il écrit : « le kitsch est devenu un concept très précis en Europe centrale, où il représente le mal esthétique suprême » [Kundera 2005 : 69]. Le kitsch va donc à

l'encontre des enjeux de l'art. La question qui se pose est: pourquoi le kitsch et l'art sont-ils incompatibles ?

D'abord, parce que le kitsch nous livre une image déformée de ce qu'il représente. De plus, il plonge l'homme dans le labyrinthe d'un monde chimérique. Ce qui est original perd son aspect unique, le complexe devient simple et le beau est réduit au médiocre. Il s'agit donc d'un kitsch dévastateur qui fait table rase de toute particularité et qui ne laisse plus de place pour la création et pour l'exceptionnel. D'ailleurs, selon Broch, le kitsch est dépourvu de toute éthique, c'est la raison pour laquelle il le considère comme un mal au sein de la littérature. Il sépare l'éthique de l'esthétique. Le but ultime du kitsch est le bel effet. Pour cet écrivain, les productions littéraires doivent avoir impérativement une fonction éthique. En d'autres termes, ils contribuent à la formation d'un individu éduqué et cultivé et par conséquent à bâtir une société épanouie. En outre, pour lui, une œuvre d'art authentique « éblouit l'homme jusqu'à le rendre aveugle et elle lui donne la vue. » [Broch 2016 : 38]. Il s'ensuit donc que l'œuvre d'art est une torche qui illumine la voie du lecteur, la voie du savoir et de la connaissance. C'est elle qui lui procure des outils pour déchiffrer l'énigme du monde. Par contre, le kitsch renvoie à une société en pleine déchéance qui perd toutes les valeurs. Broch la qualifie comme étant une société de somnambules. Ce sont les personnes aliénées par le kitsch, qui ne jouissent plus de leur autonomie et qui cherchent à tout prix à camoufler la réalité et à la fuir. Si l'écrivain autrichien met en avant l'opposition entre le kitsch et les productions littéraires, Kundera à son tour développe cette recherche. Selon celui-ci, le kitsch va à l'encontre des enjeux du roman. L'essence de ce dernier émane de tout ce qui est épique, le lyrique doit être extirpé du roman. Ceci d'une part, d'autre part, on peut lire en filigrane son rejet catégorique du kitsch parce qu'il est lié à tout ce qui est sentimental et émotionnel. Somme toute, le roman et le lyrisme s'opposent et ne peuvent coexister dans le même terrain. Si on revient à l'œuvre de Broch, on constate qu'il accorde au kitsch une dimension psychologique. Il dit à ce propos: « la conclusion qu'on se trouve en présence d'une névrose universelle en constante ascension ne paraît pas injustifié » [Broch 2016 : 36]. Le kitsch est donc une névrose universelle parce que tout le monde s'accorde à penser de la même manière. Tous les gens ont une perception fallacieuse de l'univers. Alors *qu'est ce qu'on entend par névrose ?*

D'abord, ce terme est introduit par « William Cullen (médecin écossais) dans un traité de médecine, paru en 1777 » [Laplanche et Pontaliss 1996 : 268]. La névrose est un trouble mental qui s'exprime par un dysfonctionnement du système nerveux accompagné par des troubles du comportement. Le sujet est conscient de ce dysfonctionnement mais il ne peut pas réagir. Freud fait la distinction entre plusieurs types de névrose à savoir : névrose traumatique, névrose de caractère, névrose obsessionnelle, névrose actuelle... On peut dire alors que le kitsch est une névrose actuelle, selon Freud « l'origine des névroses actuelles n'est pas à chercher dans les conflits infantiles, mais dans le présent » [Freud, in idem : 271]. En fait, les gens sont frustrés à cause de leur situation existentielle, par conséquent ils

cherchent un Eldorado qui peut assouvir toutes leurs pulsions. Ils sont conscients de leur faiblesse mais ils ne peuvent pas changer la situation. Ils considèrent le kitsch comme un remède temporaire à leurs maladies. L'expression « un dysfonctionnement du système nerveux » suggère que les hommes férus du kitsch ont des troubles nerveux qui les poussent à sombrer dans la détresse ; par conséquent ils ont besoin de « se regarder dans le miroir du mensonge embellissant » [Kundera 1999 : 157]. Grosso modo, le kitsch leur permet de dépasser leur détresse et leur mélancolie existentielles. Un homme conscient de cette « névrose » des gens qui s'abreuvent du kitsch ne peut et ne pourra se conformer avec un tel monde. Il sera sujet à une grande détresse. Il en découle que celui-ci peut réagir de deux façons totalement opposées : soit il renonce à ses principes et s'adapte à l'idylle kitsch, soit il se révolte contre tout conformisme et tout dogmatisme. Dans le roman en question, Kundera met en lumière l'histoire de Iakov, le fils de Staline, « prisonnier de guerre en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale, il était interné dans le même camp que des officiers anglais » [Kundera 1999 : 349]. Ce dernier est humilié par les Anglais à cause de *la merde*<sup>1</sup>. Autrement dit, parce qu'il laisse les latrines communes sales. Selon Kundera, ce fait rappelle aux anglais leur imperfection et leur nature inadmissible, c'est la raison pour laquelle les Anglais maltraitent et marginalisent le fils de Staline. Il s'avère alors que ce dernier ne peut pas s'adapter à l'idylle kitsch qui renie ou bien embellit les imperfections de l'Homme. Par conséquent il se révolte contre le kitsch et contre la nature imparfaite de l'Homme. Le suicide de ce dernier met en exergue son sacrifice. Il est le bouc émissaire de l'humanité. Le fait de mettre fin à sa vie suggère sa rébellion contre la nature humaine et contre la création. Selon le fils de Staline, les hommes qui prônent le kitsch sont condamnés à vivre, à leur insu, dans un chaos parce qu'ils tournent dans un cercle vicieux au sein d'un labyrinthe. Alors sa mort est libératrice parce qu'il tend par son acte à retrouver l'équilibre perdu du monde. En revanche, les Anglais, dans ce passage, sont les apôtres du kitsch ; c'est la raison pour laquelle ils marginalisent le fils de Staline et le maltraitent ; d'une part parce qu'il leur rappelle leur « imperfection », de l'autre part parce qu'il se révolte contre leur dogme. Dans *L'Insoutenable légèreté de l'être*, l'auteur se penche *in medias res* sur la dimension métaphysique du kitsch. D'abord, il établit une correspondance entre le kitsch et « l'accord catégorique avec l'être » [Kundera 1999 : 356] ce qui fait écho au premier chapitre de la genèse. C'est-à-dire que tout a été créé en faveur de l'être humain et qu'il doit profiter de sa vie et procréer. Les convictions de l'homme-kitsch émanent de la source profonde : « l'accord catégorique avec l'être », ainsi, l'homme qui interroge et qui se rebelle n'a plus de place au sein de l'idylle kitsch. Celle-ci est faite pour l'homme passif qui n'a pas un esprit critique et qui s'accommode aux normes préétablies par le kitsch. En mettant en scène le fils de Staline, l'écrivain mène une réflexion métaphysique sur Dieu et la « merde ». Kundera, au début du chapitre qui s'intitule « La Grande Marche », se réfère à l'un

---

<sup>1</sup> Ce mot est récurrent dans la sixième partie du roman *L'insoutenable légèreté de l'être* : « La Grande Marche ».

des postulats de la Genèse de sorte à introduire sa réflexion qui se résume par ces problématiques : comment peut-on dire que tout a été créé en faveur de l'être humain alors que sa nature le dépouille de sa perfection ? En d'autres termes, chaque fois que l'être humain vide « ses entrailles » [Kundera 1999 : 63], il se rappelle sa faiblesse, sa nature défaillante et son impuissance. Ceci justifie le parti pris de l'homme kitsch : rejeter tout aspect inacceptable de la création. En filigrane, on peut relever la problématique traitée par Kundera ; en rejetant « l'imperfection de la création », l'homme kitsch renie-t-il l'existence de Dieu ? Ne tend-il pas à le remplacer ?

On peut dire alors que l'homme kitsch est insatisfait de sa nature, son corps constitue pour lui un complexe parce qu'il lui rappelle toujours son « imperfection » et son impuissance, c'est la raison pour laquelle il cherche toujours à camoufler la réalité et à se procurer une image divine. La philosophie de l'homme kitsch n'introduit-elle pas un monde dénué de valeurs ? N'est-elle pas une phase transitoire vers le nihilisme ?

Ceci d'une part, d'autre part, la philosophie de l'homme-kitsch se base sur « l'accord catégorique avec l'être », alors *la merde* ne doit-elle pas être une honte pour lui ? Il doit accepter la création divine telle qu'elle est, parce que « la responsabilité de *la merde* incombe entièrement à celui qui a créé l'homme, et à lui seul » [Kundera 1999 : 353]. Sabina est un autre personnage kundérien qui représente l'attitude d'anti-kitsch : « depuis, elle [Sabina] entourait sa biographie de mystifications et, plus tard, quand elle se retrouva en Amérique, elle réussit même à cacher qu'elle était tchèque. C'était un effort désespéré pour échapper au kitsch que les gens voulaient fabriquer avec sa vie. » [Kundera 1999 : 369]. Ceci fait écho aux désirs de Kundera. Par cet exemple, l'écrivain tchèque insiste encore une fois sur son enjeu : celui de dépouiller son œuvre de toute lecture biographique. L'adjectif « désespéré » suggère que l'œuvre de cet écrivain tchèque succombe au kitsch même s'il a, à maintes reprises, déclaré bec et ongles que son œuvre n'avait rien à voir avec sa vie personnelle. A titre d'exemple dans *La Lenteur*, on aperçoit que le protagoniste est un romancier qui s'appelle Milanku et sa femme s'appelle Véra. Il est nécessaire de rappeler que la femme de Milan Kundera s'appelle Véra et que Milanku est le diminutif de Milan. Si on revient à l'œuvre de l'écrivain autrichien, on aperçoit clairement qu'il fait le lien entre l'apparition du kitsch et le courant littéraire du romantisme. On peut dire que le kitsch s'abreuve du romantisme ; c'est ce qui justifie les innombrables points communs entre les deux. La première ressemblance réside dans la volonté de fuir la réalité déprimante. Vient ensuite la place prépondérante accordée aux passions qui se nourrissent des illusions. Certes, ils ont des points de divergence : les romantiques préfèrent l'isolement et la solitude et ils recourent à la nature, par contre l'homme-kitsch ne peut pas vivre sans le regard de l'autre parce qu'il cherche toujours à s'exhiber, c'est la raison pour laquelle il ne peut pas vivre tout seul ou bien à l'écart de la société.

L'écrivain tchèque fait, à son tour, référence à l'époque du romantisme. Par ailleurs Kundera met en lumière le lien entre le kitsch et la politique. Selon lui, les

prédateurs recourent à celui-ci pour servir leurs propres intérêts, comme le suggère la citation suivante : « le kitsch est l'idéal esthétique de tous les hommes politiques, de tous les mouvements politiques » [Kundera 1999 : 363] On se demande pourquoi les politiciens recourent au kitsch ? D'abord parce que celui-ci vise la masse et il est le seul moyen pour persuader les gens ou bien de les faire « tromper ». Il s'abreuve du sang du peuple. Selon l'écrivain tchèque, il n'a aucune différence entre les systèmes politiques parce qu'ils débouchent tous sur « une manifestation d'un seul et même impératif sentimental. » [Risek 2001 : 203]. Il s'ensuit alors que le déclic de tous les types du kitsch est sentimental. Dans ses œuvres, l'écrivain ne cesse d'établir cette correspondance entre le kitsch et l'émotion comme le montre cette citation « au royaume du kitsch s'exerce la dictature du cœur » [Kundera 1999 : 361]. Il passe aussi du politique à ce qui fait l'essence du kitsch à savoir l'émotion et la sensibilité. Il s'agit d'une idéologie qui se veut universelle, qui tend à détruire toutes les valeurs et qui vise à devenir le pivot du monde et à manipuler les gens à son gré. L'objectif ultime du kitsch est de donner lieu à une Grande Marche qui regroupera tous les gens quelles que soient leurs convictions ou bien leurs appartenances politiques. Son enjeu consiste à faire table rase de tout passé conflictuel et à rassembler les gens sous un même toit, celui du kitsch. Comme le suggère la situation suivante : « la grande marche, c'est ce superbe cheminement vers la fraternité, l'égalité, la justice, le bonheur » [Kundera 1999 : 373]. C'est une fraternité illusoire, fraternité qui se fonde sur des clichés, une sorte d'hypnose, fraternité qui éradique toute manifestation d'individualisme. On aperçoit que Kundera condamne indirectement les régimes fascistes qui ne croient pas à l'individu mais à la collectivité. En fait, la philosophie du kitsch repose sur l'idée que la fin justifie les moyens. C'est-à-dire, même s'il s'agit d'un embêtement et d'une aliénation des gens, c'est pour l'intérêt commun. On peut dire que l'homme-kitsch se caractérise par sa négation catégorique de *la merde*. En outre, c'est un homme issu de la masse. Et enfin, il est un anti-individualiste. Autrement dit, il a un esprit grégaire : il ne peut vivre sans l'autre et plus précisément sans le regard de l'autre. Ce dernier lui accorde un sentiment de bien-être et de satisfaction. L'autre, pour lui, est un miroir qui reflète ses exploits. Le regard de l'autre est récurrent de manière abondante dans l'œuvre de l'écrivain tchèque ce qui suggère que celui-ci occupe une place prépondérante dans les réflexions menées par Kundera. Il distingue entre quatre types des personnes qui sont obsédées par le regard de l'autre. On peut dire alors que ces catégories renvoient aux types de l'homme-kitsch. La première catégorie « cherche le regard d'un nombre infini d'yeux anonymes, autrement dit le regard du public. » [Kundera 1999 : 395] pour illustrer cette catégorie, Kundera donne l'exemple « du chanteur allemand [...] de la star américaine et du journaliste au menton en galoche » [Kundera 1984 : 395]. Dans ce cas, on parle d'une personnalité publique qui cherche à plaire aux gens même si elle ne les connaît pas. Vient ensuite la deuxième catégorie qui regroupe « ceux qui ne peuvent vivre sans le regard d'une multitude d'yeux familiers. Ce sont les inlassables organisateurs de cocktails et de dîners. » [Kundera 1999 : 395]. Puis, on trouve la troisième catégorie qui embrasse « ceux qui ont besoin d'être sous les yeux de l'être

aimé. Leur condition est tout aussi dangereuse que celle des gens du premier groupe. Que les yeux de l'être aimé se ferment, la salle sera plongée dans l'obscurité.» [Kundera 1999 : 396]. Tomas et Tereza font partie de cette catégorie. Et la dernière catégorie rassemble « ceux qui vivent sous les regards imaginaires d'êtres absents. Ce sont les rêveurs. » [Kundera 1999 : 396]. *Grosso modo*, tous les gens ont une part de kitsch dans leurs comportements. On constate que tous cherchent le regard de l'autre mais ce qui diffère, c'est le type de regard recherché. Cette attitude révèle une glorification narcissique ; autrement dit, éblouir l'autre est une condition *sine qua non* à l'existence de l'homme kitsch. Il cherche à s'exhiber et à se vanter devant l'autre parce qu'il considère sa vie comme étant une œuvre d'art. C'est un moyen d'assouvissement des désirs de l'homme. C'est le même objectif de Don Juan. Alors peut-on dire qu'il est une autre facette de l'homme-kitsch ?

Par ailleurs, dans *La Lenteur*, une autre figure représentant l'homme-kitsch est mise en scène, celle du danseur. Ce dernier à son tour considère sa vie comme étant une œuvre d'art digne d'admiration. Kundera écrit à ce propos :

Il [le danseur] veut faire de sa vie une œuvre d'art et c'est dans ce travail que l'Ange l'aide ; car, n'oublie pas, la danse est un art ! C'est dans cette obsession de voir en sa propre vie la matière d'une œuvre d'art que se trouve la vraie essence du danseur ; il ne prêche pas la morale, il la danse ! Il veut émouvoir et éblouir le monde par la beauté de sa vie ! Il est amoureux de sa vie comme un sculpteur peut être amoureux de la statue qu'il est en train de modeler. [Kundera 1995 : 33]

Le danseur représente l'optimisme dans sa forme la plus exacerbée. Sa devise de la vie se base sur le carpe diem. Lui également cherche le regard de l'autre, il a besoin d'un public qui sera ébloui par ses exploits. On peut classer le danseur dans la première catégorie qui cherche le regard du public. Ce qui compte pour lui est le nombre des spectateurs. Par ailleurs, le danseur et le politicien ont des points communs ; les deux cherchent à influencer le maximum possible des personnes mais ce qui fait la différence entre les deux, c'est que le premier cherche la gloire et le deuxième cherche le pouvoir.

En définitive, Kundera fait partie des écrivains qui dénoncent ardemment le kitsch car ils le considèrent comme un ennemi de l'art. Selon Kundera, l'homme-kitsch se plonge, à son insu, dans le mensonge embellissant de la réalité. Il mène un combat perpétuel contre tout ce qui peut altérer la perfection de son image, c'est la raison pour laquelle il est présenté comme étant un être qui entretient une relation conflictuelle avec son corps. Autrement dit, seul ce dernier a le pouvoir de révéler la misère de l'être humain. Le simple fait de vider « ses entrailles » est le démenti cinglant de l'image parfaite que cherche l'homme kitsch à incarner. D'ailleurs, l'œuvre kundérienne tourne en dérision toute forme du kitsch, surtout celle qui renvoie à une attitude existentielle. Notre écrivain pense que tous les gens portent en eux une goutte de kitsch car ils cherchent tous le regard réconfortant de l'autre.



## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Broch 2016 : Hermann Broch, *Quelques remarques à propos du kitsch*, traduit de l'allemand par Albert Kohn, Paris, Éditions Allia.
- Keller : Jean-Pierre Keller, « KITSCH », dans *Encyclopædia Universalis*, disponible en ligne <https://www.universalis.fr/encyclopedie/kitsch/>.
- Kundera 1995: Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard.
- Kundera 1999 : Milan Kundera, *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Paris Gallimard.
- Kundera 2005: Milan Kundera, *Le Rideau*, Paris, Gallimard.
- Laplanche et Pontaliss 1996 : J. Laplanche et J.B Pontaliss, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Édition Deta.
- Moles 1971 : Abraham Moles, « La Psychologie du kitsch », cité dans « Moles Abraham A. Qu'est-ce que le Kitsch ? », in *Communication et langages*, n°9, p. 74.

